

Rélu supérieur du Séminaire en 1869, il accompagna Mgr Baillargeon au concile du Vatican, et fut son théologien. A Rome, les évêques de la province de Québec, dans leurs réunions préparatoires aux séances conciliaires, eurent souvent lieu d'admirer la science et la prudence de Mgr Taschereau.

De retour à Québec, il continua à remplir le poste de Supérieur du Séminaire et de Recteur de l'Université Laval. Depuis la mort de Mgr Baillargeon, arrivée le 13 octobre 1870, il administra le diocèse de Québec conjointement avec M. le Grand-Vicaire Cazeau. Le 13 février, la nouvelle de sa nomination au siège archiepiscopal lui était transmise par le secrétaire de la Propagande, et le 23 du même mois il recevait ses bulles. Le lendemain, les prêtres du Séminaire, les professeurs des différentes facultés, réunis dans la grande salle des Promotions avec les élèves de l'Université, ceux du Grand et du Petit Séminaire et du collège de N. D. de Lévis, présentaient une adresse de félicitations et d'adieu à Mgr Taschereau, et ensuite conduisaient solennellement Sa Grandeur au palais archiepiscopal.

La consécration aura lieu le 19 mars, fête de Saint Joseph, premier patron de notre patrie, et protecteur de toute l'Eglise.

Après avoir signalé les principales étapes de la carrière si bien remplie et si brillante de notre nouveau métropolitain, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de réunir en un faisceau les éloges si unanimes de la presse de toute la province. Il n'y a qu'une voix pour célébrer les talents, la science profonde, les vertus solides, l'énergie et la droiture de caractère de Mgr Taschereau. Nous ne pouvons que nous associer à ce concert de louanges si bien mérité à tous égards. Voici quelques fragments des nombreux articles publiés à ce sujet.

Le *Journal de Québec* (13 février) écrivait : "M. Taschereau, par ses connaissances étendues, sa prudence et son talent d'administration qui l'avaient fait choisir par Mgr Baillargeon comme son conseiller intime, était bien celui qui méritait, à tant de titres, l'honneur d'occuper le siège archiepiscopal de Québec."

L'*Evénement* du même jour apprenait avec une vive satisfaction la nouvelle de cette nomination, et le *Canadien* (13 février) ajoutait qu'il fallait remercier la Providence de cet heureux choix, parce que "dans ces temps difficiles, le clergé comme les fidèles ont besoin d'une voix puissante et forte, qui sache parler le langage de la patrie et de la religion..."

Le *Mercury*, feuille protestante, écrivait à la même date (13 février) : "Mgr Taschereau est déjà bien connu non-seulement dans cette ville et en Canada, mais encore en France et à Rome (où il a complété ses études ecclésiastiques et assisté au Concile général), par ses connaissances profondes en droit canonique, en philosophie, et en théologie dogmatique et morale. C'est un homme d'étude et un écrivain. . . . Tous ses anciens élèves, et ils sont nombreux dans le clergé et dans les professions libérales, apprendront sans doute avec plaisir la nouvelle de son élévation."

Le *Nouveau Monde* (13 février) saluait en ces termes la promotion du nouvel élu : "Il ne nous appartient pas de parler des précieuses qualités de l'esprit et du cœur de l'éminent prélat; qu'il nous suffise de dire ici que M. Taschereau est un des prêtres les plus étroitement unis à Rome, sa mère, son guide et toute sa gloire."

Le *Courrier du Canada* (15 février) énumérait en ces termes les titres nombreux qui avaient réuni sur Mgr Taschereau les suffrages de l'épiscopat canadien : "A la piété la plus vive, à l'amour du travail, à la rectitude de jugement, à l'esprit de justice, à une science profonde, Mgr Taschereau joint la fermeté de caractère."

La *Minerve* (16 février) n'était pas moins élogieuse dans son appréciation : "Les catholiques de cette province vont être heureux d'apprendre que la cour de Rome a nommé pour successeur de feu l'éminent archevêque, Mgr Baillargeon, un saint prêtre, un théologien remarquable et une haute intelligence dans la personne du Rév. Messire Elzéar-Alexandre Taschereau, supérieur du Séminaire de Québec, et Recteur de l'Université Laval."

Le *Courrier de St. Hyacinthe* (16 février) écrit "que la science, les vertus et les autres qualités réunies dans la personne du nouvel élu, avaient fait prévoir depuis longtemps qu'il serait élevé à cette haute dignité."

Enfin la *Voix du Golfe* (17 février) vient à son tour apporter un fleuron à la couronne de notre métropolitain : "Mgr Taschereau est un des sujets les plus distingués formés au Séminaire de Québec, et ses contemporains se rappellent encore les lauriers dont il était chargé à la fin de chaque année de son cours classique. Dès le commencement, on fonda les plus grandes espérances sur lui, et on l'a vu, après avoir occupé une foule de charges importantes dans la vénérable maison qu'il n'a jamais quittée, être appelé au Conseil de son archevêque et chargé par lui d'une mission spéciale auprès du Saint-Siège, recevoir le titre de Vicaire-Général en vertu d'un pouvoir exceptionnel, être confirmé dans cette fon-

tion, à l'accession de Mgr Baillargeon. La confiance qui faisait mettre entre ses mains et celles d'un de ses collègues l'administration de l'archidiocèse *sede vacante*, avait préparé toute la province à le voir revêtu de l'épiscopat.

Si le nouveau prélat ne nous permet pas de le féliciter de l'élection qui a été faite de sa personne, l'Université-Laval, le Séminaire de Québec voudront bien souffrir que nous nous réjouissons de la gloire, de la consolation qui leur en revient. Fondé par le premier et saint évêque de Québec dont il rendra le nom immortel, le Séminaire avait déjà vu un de ses membres gouverner l'archidiocèse; aujourd'hui le chef auguste de l'Eglise ne craint pas de lui enlever sa tête; car il sait que cette maison féconde en hommes éminents saura le remplacer dignement."

Après cette hymne de louanges répétées en chœur par toute la presse du pays, nous n'avons qu'un vœu à formuler, et nous espérons être en cela l'écho de tous les cœurs catholiques : c'est que l'éminent archevêque fournisse une longue et heureuse carrière pour le plus grand bonheur de notre jeune pays.

UN INCIDENT HISTORIQUE.

LE NORD-OUEST ET SIR GEORGES.

C'était au lendemain de la mort de Scott, "*our late beloved brother*," comme disent encore les orangistes d'Ontario avec un attendrissement qui ressemble à la douleur sincère comme le charlatanisme politique ressemble au discours sérieux de l'homme d'état intelligent et dévoué.

Le fanatisme haut-canadien s'ennuyait de n'avoir plus rien à dévorer; la Confédération avait fait disparaître le cri de : *no popery, no French domination!*

Il crut trouver quelques aliments succulents dans les premières plaintes de McDougall, Schultz, Lynch, Mair et compagnie; la formation du gouvernement provisoire, l'avènement de Riel à la présidence, quelques actes d'énergie nécessaires, quelques arrestations, peut-être imprudentes, mais qu'on assurait avoir été provoquées par la violence des séides de Schultz, réchauffèrent des cendres mal éteintes, donnèrent une nouvelle vivacité à un sentiment qui ne demandait qu'à renaître.

La politique, surtout la mauvaise politique, se mit de la partie pour exploiter ces nouveaux ferments de discord. On se montait donc, à Ontario; on commençait à se lamenter sur tous les tons, à menacer à droite et à gauche. Les Jésuites menaient tout dans la terre bénie de Rupert; Riel et son gouvernement n'étaient que leur docile instrument; on leur prêtait le même but : exclure la race anglo-saxonne et protestante de la Rivière Rouge pour en faire une colonie essentiellement française et catholique.

Les mille voix de la presse sectionnelle et fanatique prêtant leur concours à toutes ces accusations aussi fausses qu'absurdes, un sourd mécontentement, une hostilité à peine déguisée et intense, commencèrent à se faire jour à Ontario contre tout ce qui était français et catholique.

C'est précisément au milieu de ces bouillonnements, de ces colères prêtes à éclater qu'arrivait la nouvelle de la mort de Scott, exécuté sur ordre du gouvernement provisoire. Mille circonstances de fantaisie entouraient cette exécution, au dire des amis de la victime, et l'on faisait de Riel et de ses conseillers des septembriseurs à l'aspect le plus repoussant et dont la seule pensée donnait le frémissement.

L'explosion fut terrible; on peut à peine la comparer à celle d'une bombe fulminante au milieu d'une poudrière. D'un bout à l'autre de la Péninsule, on protesta énergiquement et violemment. Les assemblées succédèrent aux assemblées, toujours avec les mêmes variations sur le même thème : on demandait l'envoi immédiat d'une armée au Nord-Ouest pour exterminer les Métis français. Et les volontaires du Haut-Canada s'offraient en masse pour former l'expédition.

On alla loin, très loin dans cette voie. Les catholiques français du Bas-Canada furent même menacés.

Cependant, les délégués du Nord-Ouest étaient en route, venant faire adopter, par le Parlement Fédéral, leur *Bill of rights*, résumé de tous les droits et privilèges que réclamaient les Métis français et anglais comme préliminaire indispensable à leur entrée dans la Confédération. Ces envoyés, M. Scott, le Rév. M. Ritchot et le juge Back, et notamment les deux premiers, furent obligés de changer leur itinéraire pour éviter les vengeances haut-canadiennes et ne purent arriver à Ottawa que sous bonne escorte. Là, ils furent encore persécutés par le fanatisme haut-canadien. Tout le monde se rappelle la triste farce de la mise en accusation de MM. Ritchot et Scott, pour le prétendu meurtre de l'orangiste Scott, farce qui ne cessa que sur les ordres formels du gouvernement impérial. Les esprits étaient alors au paroxysme de l'excitation; toutes les classes de la société en étaient atteintes. Les députés eux-mêmes n'échappèrent pas tous à la contagion, et cer-

tains membres anglais et français, jadis bons compagnons et amis, se saluaient avec roideur ou s'évitaient.

Jamais gouvernement, dans ce pays, ne s'était trouvé dans une position aussi délicate, aussi difficile, aussi terrible. Les chefs surtout des deux provinces concernées, avaient devant eux une tâche presque surhumaine. Si Sir Georges faisait mine de ne pas accéder aux demandes des Métis, on le considérerait comme traître à sa race, à sa religion, à sa province, et on le clouerait au pilori de l'histoire avec la tache infamante. Si, de l'autre côté, Sir John faisait mine de pencher en faveur des mêmes Métis, c'en était fait de lui et un sort encore pire, si possible, lui était réservé par les Haut-Canadiens, les orangistes et les fanatiques de toute catégorie. Et cette question du Nord-Ouest avait eu le rare privilège d'effacer momentanément presque toute ligne de démarcation entre les partis politiques. Il y avait presque unanimité désespérante dans les deux camps. Le *Leader* et le *Globe* le prenaient sur le même ton et n'en cédaient guère au *Daily Telegraph*, de Toronto, le plus fanatique de tous. Dans le Bas-Canada, les journaux conservateurs et ceux de l'opposition présentaient le même spectacle, à quelques nuances près.

La position, nous le répétons, était donc terrible. On sait à peu près comment nos hommes d'état en sortirent glorieusement. Nous y reviendrons.

Mais ce qu'on ne sait pas assez, ce que l'on ne sait pas même du tout dans certains quartiers, c'est le rôle peu enviable qu'un acteur étranger voulut jouer dans ce drame. Nous voulons parler du colonel Wolseley. En voilà un à qui l'histoire de la Confédération canadienne devra une petite place, mais une place indispensable. Nouvel Erostrate, il a singé le jeu de ce fou fameux et féroce. Il n'a pas réussi, grâce à la perspicacité et à l'énergie de Sir Georges E. Cartier. Mais il faut lui tenir compte de ses intentions et de ses avortements.

Nos lecteurs nous pardonneront donc de leur présenter cette figure qui a voulu être quelque chose. Et d'abord, c'est un colonel tout comme le colonel Gray. C'est un premier point de contact avec l'autre; le second, c'est que tous deux ont voulu exploiter le même gouvernement. L'un a réussi et s'est couvert du mépris général. L'autre, le Colonel sérieux, a échoué, mais il a été décoré en Angleterre, tout en se faisant, lui aussi, une jolie provision d'indignation et de dédain dans la colonie. Au demeurant, le col. Wolseley passe pour un bon soldat, quoique les annales militaires soient encore veuves du récit de ses exploits; on le dit également bon menuisier, à ses heures de loisir. Il n'y a pas de mal à cela; c'est, au contraire, un grand mérite. On est obligé de faire un peu de tout quand on est soldat anglais, sans fortune ni naissance, et qu'on tient à se faire une petite place sous ce soleil de l'armée anglaise, qui ne luit que pour les aristocrates et les princes de la fortune.—C'était avant les nouvelles réformes qu'on introduit dans l'armée britannique.—Avec cela qu'il est intrigant en diable et sait se blottir dans tous les petits trous, ou se nicher sur toutes les petites hauteurs d'où il peut apercevoir un petit avantage à gagner sans se soucier de l'humiliation que la victoire peut coûter. Il ne manque pas de coup d'œil ni de sagacité et peut se faire coulant, facile et même rampant devant des supérieurs qu'il suppose assez benêts pour tirer ses ficelles.

Un homme ainsi fait a dû nécessairement se dire, avec un joyeux frottement de mains, en arrivant au Canada : "Voici enfin mon heure et mon théâtre; là-bas, j'n'ai pu être rien. Mais ici, dans une colonie, c'est-à-dire dans la terre classique des imbéciles, je serai grand, je primerai tout et j'arriverai! Je n'ai qu'à mettre à contribution toutes mes ressources."

Il y avait anachronisme dans ce langage. Le Colonel venait cent ans trop tard. Il n'avait pas étudié l'histoire et n'avait jamais appris que les colonies ne sont plus le refuge des incapacités d'outre-mer. Le premier assaut qu'il livra fut contre Sir Georges. Après la démission de l'Adjudant-Général McDougall, il convoita ce poste et fit force courbettes pour l'obtenir. Mais le Ministre de la Milice, qui avait flairé et étudié son homme, tant en Angleterre qu'ici, ne lui donna ni la confiance ni la fonction objet de ses plus ardents désirs. On dit qu'il trouva fort détestable et très hardi ce *little frenchman*, qui osait dédaigner d'aussi précieux services. Il commença à réfléchir sur la vanité des ambitions humaines, et à se demander pourquoi il existait des Canadiens-Français dans une colonie anglaise.

L'histoire, qui a quelquefois le tort de ne pas toujours s'occuper des grands hommes, ne dit pas ce que fit le Colonel depuis cette mésaventure jusqu'au temps où éclata l'imbroglio du Nord-Ouest.

Nous voici arrivé à l'époque la plus critique de la vie de notre héros. Il s'était fait mousser, grâce à quelques qualités que nous avons signalées. Il avait trouvé un bon compère dans la personne du major-général Lindsay. Ce major est un excellent vieux, pas fort ni lettré. Le Colonel, qui sait barbouiller sous prétexte de tenir une plume, se mit très-avant dans les bonnes grâces du major